



Notre Epoque

Portrait d'un photographe écolo

# Peter Beard l'Africain

Artiste mondialement célèbre, cet Américain a connu Karen Blixen, Truman Capote, Mick Jagger et la moitié des éléphants du Kenya. A 68 ans, il ne mâche pas ses mots...

C'était le plus beau fauve d'Afrique. Une panthère blanche au sourire de Peter O'Toole dans « Lawrence d'Arabie ». Artiste, dandy, grand tombeur de ces gazelles (les manne-

quins qu'il a photographiés), Peter Beard s'est pris de passion pour la vie sous ses formes les plus animales : les rhinocéros et les filles de la jet-set. Car il en est : son arrière-grand-père James J. Hill a fait fortune dans les chemins de fer. Au crédit de la famille, on porte aussi l'invention du smoking (tuxedo, en anglais, du nom de la veste de soirée portée dans le club chic de la ville de Tuxedo, New York). Souvenirs de vacances passées à Long Island, le Saint-Jean-Cap-Ferrat des Etats-Unis.

La vie, chez les Beard, ne peut se résoudre à la banalité des jours. D'où les amitiés qui suivront, exceptionnelles : « J'ai eu la chance de les rencontrer tous, dit Peter. Picasso, Lartigue, Max Ernst, Rauschenberg. Mais j'ai été surtout très proche de Francis Bacon, d'Andy Warhol et de Richard Lindner. » De Dali aussi, qui prétendait que le jeune photographe était son « frère décédé ». Un nom chasse l'autre. Beard se souvient maintenant de l'écrivain américain Truman Capote. « Je l'ai beaucoup fréquenté. Il n'y avait pas meilleure compagnie. Nous avons passé beaucoup de temps à Montauk, où j'avais une maison, à Southampton ou à New York. Nous nous sommes retrouvés sur la tournée des Rolling Stones en 1972. Nous devions écrire un livre sur eux. Nous avons tous les deux suivi les Stones en voyageant dans leur avion d'Etat en Etat. Mais le manuscrit de Truman ne comptait même pas deux mille mots. Je l'ai vu progressivement cesser d'écrire. »

Comment l'artiste naît en lui ? Il se souvient avoir tué, à 10 ans, de petits alligators dans un marais de Caroline du Sud, taillant dans cette peau pour en faire des collages. Il ne cessera plus tard de voyager avec, dans ses bagages, un tube de colle et des ciseaux. Photographe de la nature sauvage, il découpe ses clichés et les dispose dans les marges de son journal intime, des carnets qu'il se lamente aujourd'hui de ne plus

pouvoir tenir. Il vient de publier, chez Taschen, certaines de ces œuvres en deux versions : la collector (portant l'empreinte digitale du maître) et la prolétaire (2 000 euros tout de même). C'est l'album de sa vie : on y voit

Catherine Deneuve et Mick Jagger, Jackie Kennedy et Aristote Onassis, Verushka, le grand mannequin des années 1960, qu'il photographia au milieu des bêtes sauvages, Carole Bouquet et Iman, l'égérie noire qu'il

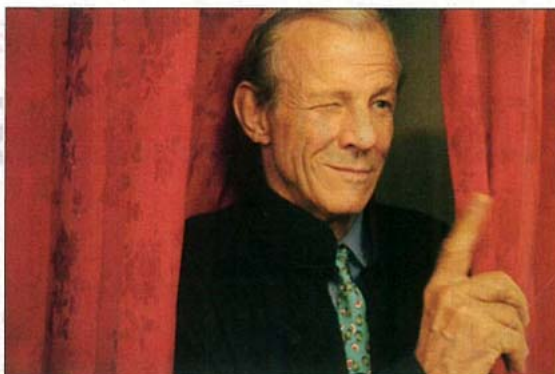


découvrit à Nairobi et dont il fera la déesse des fashionistas, dix ans plus tard. Il emmène des mannequins au Kenya et ramène du continent sauvage de futures bêtes de podium qui vont révolutionner le look seventies.

Car l'amour de sa vie, c'est l'Afrique. Il la découvre en 1955, filme les rhinocéros en terre zouloue, apprend aussi à aimer ces paysages dans les livres de Karen Blixen. Sous leur charme, il part au Danemark et frappe à sa porte : « C'était le 3 décembre 1961, à Rungstedlund. Clara Svendsen m'a ouvert. Elle m'a introduit dans un très petit vestibule et a disparu dans l'escalier. J'ai attendu cinq ou six longues minutes. En m'approchant de la porte entrebâillée du salon, j'ai vu l'œil souligné de khôl de Karen Blixen qui me toisait de l'autre côté. J'ai dit quelque chose comme : "Oh, baronne, quel plaisir de vous voir !", mais

je n'étais pas à mon aise quand je pénétrais dans le salon. » Cette rencontre va compter. « Elle n'avait pas son pareil pour raconter des histoires. Elle le faisait avec économie, mais lâchait toujours de merveilleuses observations. Elle vécut, entre 1914 et 1931, dans une Afrique de l'Est qui en était encore à l'âge de la pierre. » Fasciné, Beard ira même jusqu'à s'installer en face des monts Ngong et de l'ancienne plantation de la romancière danoise.

Ce qui l'attire en Afrique ? Le danger, bien sûr. Un accident de moto, à 130 kilomètres à l'heure, avait déjà manqué l'emporter dans sa jeunesse. Quelques années plus tard, il échappe par miracle à la charge d'un hippopotame blessé en grim pant au tronc d'un arbre. Un de ses amis, un fils Rockefeller, aura moins de chance, dévoré par des cannibales dans la jungle de Nouvelle-Guinée.



Nigal Delporte

Né en 1938, Peter Beard est diplômé d'histoire de l'art de Yale. Il part au Kenya au début des années 1960 et publie son premier album, « The End of the Game », avec les photos de 35 000 éléphants. Il réalise en 1977 une installation avec des carcasses d'éléphants au Centre international pour la Photographie de New York.

des égards et d'une importance vitale. Mais ils s'égarent trop souvent dans un sentimentalisme béat. Ces fanatiques de la bonne action sont peu ou prou des nazis de l'environnement. » Peter Beard n'est pas, pour autant, un adepte du laisser-faire. Il en appelle à « plus d'authenticité à la base. C'est à nous qu'il revient de montrer l'exemple, à nous de nous montrer plus respectueux de la nature. » Il attend beaucoup des dons massifs à la Paul Getty ou à la Bill Gates qui, dit-il, pourraient changer la donne. Il se montre en revanche très réservé sur les levées de fonds humanitaires de Bob Geldof ou de Bono. « Ce sont des sommes qui sont gaspillées et qui se perdent dans le labyrinthe des finances africaines, un trou noir, comme on sait. » S'agissant du sida, Beard craint que ces aides, qui permettent l'accès à la trithérapie dans les pays sous-dé-

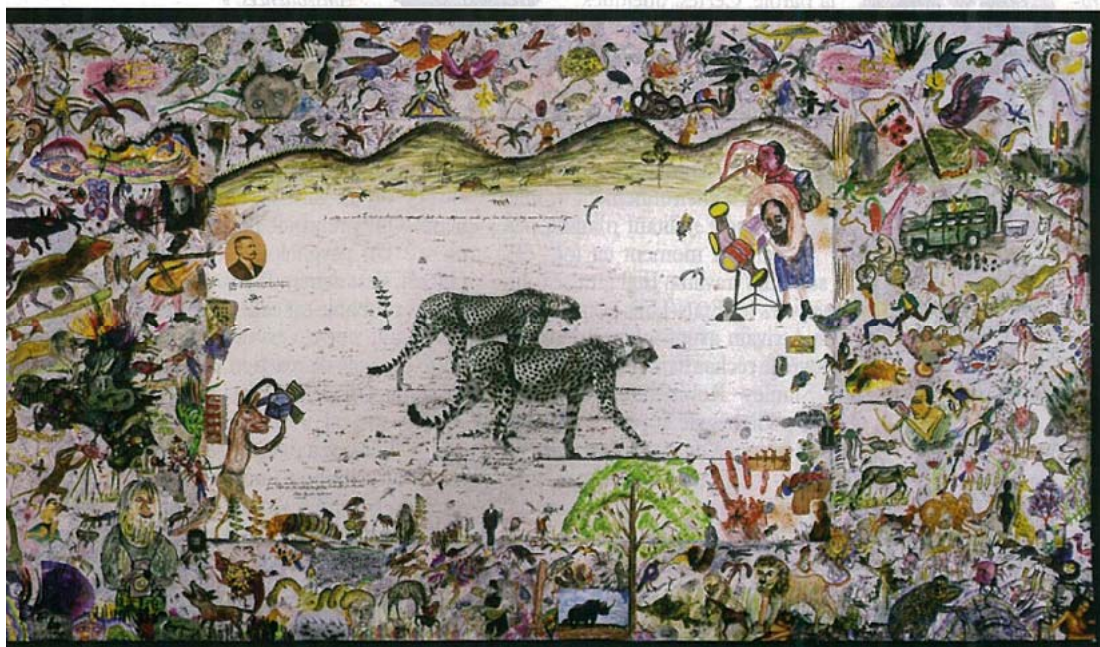


Photo Peter Beard

« Chasse au guépard dans le désert du Taru au Kenya » et « Lion du Serengeti » (1960). En bas, « Peter Beard, Aberdare Moorlands, Kenya » (1966).

Le 9 septembre 1996, Beard est à nouveau attaqué, à la frontière tanzanienne, par une éléphant qui le prend en chasse. L'animal déchire sa cuisse avec ses défenses, écrase ses côtes et son bassin. Il faut quatre heures, à travers brousse, pour rallier l'hôpital le plus proche. Beard, infirme à vie. C'est ainsi que l'Afrique et lui échangent leur sang, comme deux adolescents qui se promettent une éternité d'amour.

Aujourd'hui, la nature n'est plus ce qu'elle était. Beard prétend cependant qu'on trouve encore « la vie sauvage ici et là. A Samburu, par exemple, dans le Northern Frontier District du Kenya. » Difficile d'imaginer de nos jours que les bêtes sauvages se croisaient dans la jungle, il n'y a pas cinquante ans, comme les stars sur la Croisette à l'heure du Festival. Beard collabore alors avec les services de protection de

la faune. Mais il y a trop d'éléphants au mètre carré. Ils abattent les mastodontes, et Beard photographie le massacre. D'avoir été à cette école lui fait tenir sur le sujet des propos politiquement très incorrects. Car l'horreur écologique tient moins, pour lui, dans le réchauffement que dans la surpopulation. « Nous sommes, en gros, dans un piège démographique. Tous les dix ans, la planète va devoir accueillir un milliard d'êtres humains supplémentaires. » A l'entendre, on finirait par le croire favorable à l'abattage des humains en surnombre, comme il en fut des éléphants dans les savanes d'hier.

Pas étonnant que Peter Beard se tienne à l'écart des organisations écolos et des manifestations anti-OGM, dont il n'apprécie guère les militants : « L'association Peta (People for the Ethical Treatment of Animals) ou les gens de Greenpeace livrent un combat juste à bien

loppés, n'accroissent finalement la natalité et le nombre de bébés infectés. Comme si, hommes ou bêtes, il s'agissait toujours de la même loi du plus fort régnant sur le troupeau.

Le sordide et le sublime. Etrange paradoxe chez un artiste aventurier qui, quand on lui demande quel est le plus bel endroit qu'il a visité dans sa vie, se souvient moins d'un pays que d'une « princesse somalienne au corps maigre et musclé ; nous étions échoués tous les deux dans une oasis perdue, à la frontière de l'Ethiopie et de la Somalie. C'était dans les années 1960. Je n'oublierai jamais le regard fixe de cette ondulante sculpture de chair et d'os, au bronzage noir, dans la lumière du crépuscule ».

**DIDIER JACOB**

« Peter Beard », édition numérotée de 251 à 2 500, Taschen, 576 p., 2 000 euros. Une édition des œuvres africaines de Karen Blixen vient de paraître chez Gallimard sous le titre « Afrique » (« Quarto », 1 036 p., 25 euros).

[www.nouvelobs.com](http://www.nouvelobs.com)

Retrouvez le blog « Rebut de presse », par Didier Jacob